



Gilbert Laporte

Baal

Gilbert Laporte

Baal

© Gilbert Laporte, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6660-1

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Ils ont bâti de hauts lieux à Baal, pour brûler leurs enfants au feu en holocaustes à Baal ; ce que je n'avais ni ordonné ni dit, et ce qui ne m'était jamais venu à la pensée. »

(Jérémie 19:5)

« Les enfants d'Israël firent alors ce qui déplaît à l'Éternel, et ils servirent les Baal. »

(Juges 2:11)

« Elie leur ordonna : saisissez les prophètes de Baal, qu'aucun d'eux ne s'échappe ! Ils se saisirent d'eux. Elie les fit descendre dans le ravin du Qishôn pour les y égorger. »

(1 Rois 18:40)

Prologue

Jérusalem, de nos jours.

C'est la nuit.

Une nuit claire et sans nuages.

Où la pleine lune illumine de son éclat les vieux murs de la vénérable École biblique et archéologique française, située près de la porte de Damas.

L'établissement d'enseignement a été construit au sein d'un parc entouré de remparts, avec une tour carrée crénelée dotée de colonnes.

L'église du V^e siècle, où sont conservées les reliques du martyr de saint Étienne, et le couvent accueillant une vingtaine de dominicains sont plongés dans un profond silence.

Il est deux heures du matin.

C'est le bon moment.

Antoine se décide à quitter les lieux.

Le jeune homme au physique longiligne roule précautionneusement un précieux manuscrit et le glisse sous son sweat-shirt. Le doctorant en Écritures saintes n'est pas rassuré : il craint d'être découvert par les religieux. Il risque en effet l'exclusion de l'école pour vol d'un document historique. Peut-être même la prison.

Pieds nus, baskets en main gauche, téléphone portable éteint dans la poche arrière de son jean, il progresse prudemment sur les fraîches dalles en pierre usées des couloirs, tout en balayant l'espace devant lui du bras droit pour ne pas buter sur un obstacle.

Il est nerveux. Inquiet, aussi. Son souffle est court. Son estomac noué.

En traversant la cour à arcades au milieu de laquelle trône une statue, il évite

de faire crisser les gravillons, qui agressent douloureusement ses plantes de pieds.

Parvenu à l'entrée précédée d'un parvis, il tire le lourd loquet en fonte sur la porte, lentement pour l'empêcher de grincer. Après avoir entrebâillé le vantail, il jette par prudence un coup d'œil dans la rue déserte. Puis il sort en refermant doucement derrière lui et suit la muraille sur sa gauche pour se diriger vers la vieille ville de Jérusalem.

Passé une dizaine de mètres, il remet ses chaussures et continue son cheminement d'un pas pressé, le cœur toujours battant. Au bout de la voie, il se plaque subitement devant la porte d'entrée d'un immeuble.

Une voiture de police circule dans la rue longeant les remparts.

Il voit la lumière des phares glisser sur les murs et l'éblouir un bref instant. Le véhicule poursuit heureusement sa route comme si de rien n'était.

L'étudiant en a eu le souffle coupé. Il halète et transpire nerveusement après ce coup de chaud.

Mais il se ressaisit et prend son téléphone pour le remettre en marche.

Allez ! Allez !

Antoine s'agace de la lenteur exaspérante de ce redémarrage et ouvre enfin sa messagerie.

Il s'étonne de ne pas avoir réceptionné de SMS de la part de l'homme qu'il devait rencontrer pour lui remettre le manuscrit. Mais il se dit que ce n'est pas forcément mauvais signe : ce doit être par mesure de prudence. S'il y avait eu un danger quelconque, il en aurait certainement été averti par téléphone.

D'une démarche faussement tranquille, il continue donc son trajet sur le trottoir de droite, devant des boutiques aux volets fermés. Au moment de traverser un vaste espace pour se diriger vers un quartier résidentiel, son *smartphone* bipé enfin dans sa poche.

« Dépêchez-vous ! » exhorte le message anonyme.

Antoine presse le pas, toujours inquiet à l'idée de se faire repérer. Mais les passants et les voitures sont rares en cette heure nocturne.

En approchant du lieu de rendez-vous, il vérifie avec ses doigts que le manuscrit enroulé est toujours bien calé sous son vêtement. Le précieux écrit est exceptionnel et ne doit absolument pas tomber entre les mains de n'importe qui. Beaucoup seraient prêts à tout pour le récupérer.

À un moment, l'étudiant perçoit une ombre qui lui fait signe au coin d'une étroite rue sur la gauche.

Ce doit être son interlocuteur. L'homme en qui il a une confiance absolue.

Il s'engage alors dans une profonde impasse bordée de poubelles. Elle est glauque. Ténébreuse. L'air doux de la nuit est empuanti par une écœurante odeur d'ordures.

Bizarre, quand même, comme lieu de rendez-vous...

Antoine plisse les paupières pour mieux voir et distingue quelque chose sur le sol, derrière un gros container en plastique.

Inquiet, il regarde derrière lui avec appréhension pour vérifier qu'il n'a pas été suivi, mais tout est calme.

Serein.

Rassuré, il s'approche...

Se statufie soudain.

Oh, mon Dieu !

Il blêmit.

Un corps gît sur le macadam.

L'étudiant met son *smartphone* en mode torche. La lumière révèle le visage aux yeux grand ouverts et fixes de l'homme qu'il devait rencontrer pour lui confier son document.

Sa chemise bleu ciel est maculée de sang.

Antoine se liquéfie.

Mais qui lui a fait signe, alors ?

— Toi stupide ! ricane une personne derrière lui dans un français fortement

teinté d'accent étranger.

L'étudiant se retourne aussitôt.

Un individu de haute taille habillé d'un survêtement noir lui fait face. Grand, peau mate, cheveux châains bouclés. Visage triangulaire aux joues creuses, nez busqué et lèvres minces. Pas le genre affable ou sympathique...

Le type esquisse au contraire un sourire sadique.

Fait jaillir un couteau à cran d'arrêt de sa poche.

— Que... ?

L'étudiant n'a pas le temps de former sa phrase.

L'inconnu le frappe plusieurs fois sèchement à l'abdomen avec la pointe effilée de sa lame.

— Aaah ! Noon !!!

Antoine se crispe sous la souffrance atroce qui lui tenaille le ventre. Il grimace de douleur.

L'homme colle sa main gantée de latex sur sa bouche pour qu'il arrête de crier.

L'étudiant se sent mal.

Sa tête tourne.

Ses jambes flageolent.

Il finit par s'effondrer sur le sol, inconscient.

Le tueur se baisse alors pour essuyer tranquillement son couteau sur le pantalon d'Antoine et replie sa lame dans le manche avant de la remettre dans sa poche.

Puis il se penche sur sa victime pour la fouiller, sort le rouleau manuscrit du sweat-shirt et examine l'écrit. Il est taché de sang, mais encore lisible.

L'inconnu vide ensuite le portefeuille du jeune homme et vole également sa montre pour faire croire à un crime crapuleux.

Satisfait, il se relève et disparaît dans l'obscurité.

*

Quand Antoine reprend conscience, il est allongé sur un lit d'hôpital. L'esprit encore embrumé par les calmants, il demande à voir son meilleur ami.

Interrogé en premier lieu par des policiers, il ne leur donne que des réponses vagues, puis prétexte qu'il a toujours mal et est épuisé pour mettre rapidement fin à l'entretien.

Mais lorsque son copain vient le visiter, il est beaucoup plus loquace.

Il lui fait d'abord promettre de ne rien révéler de ce qu'il va lui raconter.

— Approche... dit-il alors d'une voix étouffée. Il faut que je te confie un secret...

Son pote se penche en avant et lui accorde toute son attention.

— Tu dois contacter quelqu'un... C'est un homme très... riche.

Le simple fait de parler fatigue Antoine. Il esquisse un geste d'une main faible pour demander à son ami de venir encore plus près, pour qu'il puisse lui chuchoter à l'oreille.

À la fin, son ami est abasourdi par le secret qu'il lui a révélé par bribes.

— Va vite... et surtout... fais attention à toi.

Ce seront les derniers mots d'Antoine.

Qui décède quatre heures plus tard dans des circonstances mystérieuses : un homme en noir serait passé peu avant sa mort dans le couloir desservant sa chambre...

1

Royaume de Jérusalem, Saint-Jean-d'Acre, 1291.

Le jeune Pons de Larouvière arriva éreinté à Saint-Jean-d'Acre.

De taille moyenne, visage doux, peau mate et yeux noisette, il portait des vêtements noirs à croix blanche d'hospitalier couverts de la poussière des chemins empruntés. Le destrier qu'il chevauchait n'était manifestement pas habitué aux longs trajets sur des sentiers caillouteux et sous un chaud soleil de printemps. Il avançait la tête basse, de même que le roncin attaché derrière lui, qui portait les bagages.

Parvenu dans la cour de la commanderie, l'écuyer descendit de sa monture et un palefrenier prit les rênes de ses chevaux pour les mener aux écuries.

Le moine-chevalier Thibaut de Bessières vint l'accueillir. Blond aux yeux verts, visage à la peau pâle marqué par un coup de soleil, mâchoires carrées lui conférant un air viril, il affichait toujours un sourire bienveillant et un regard intelligent.

— Pons, mon jeune ami ! Avez-vous fait bon voyage ?

Celui-ci souffla entre ses lèvres.

— Je suis fourbu et fort las, je l'avoue, messire... Je ne m'attendais point à une chaleur si précoce, et à avaler autant de vents sableux sur cette sainte terre. Ma gorge est plus sèche qu'un désert et ma langue colle à mon palais. Quant à mon fessier, il est aussi tanné que ma selle...

Thibaut lui tapa amicalement sur l'épaule.

— Venez, frère écuyer, suivez-moi. Je vais vous dénicher une aigue bien fraîche qui éteindra grandement votre soif.

Il le guida au centre de la cour ombragée de la forteresse hospitalière, où se trouvait un puits. Le vaste espace était entouré d'une série d'arcades en grès